

CET HOMME-LA

Hava PINCHAS COHEN

CET HOMME-LA

Poèmes traduits de l'hébreu par Colette Salem et Edgar Laloum

©MATANEL

2013

Les poèmes de recueil sont extraits de :

Shirei Orphéa (Hakiboutz Hameouhad, Collection Ritmous,
2000)

Rivière et Oubli, (Hakiboutz Hameouhad, Collection
Ritmous,1998)

TABLE DES MATIERES

Chants d'Orphéa:

Cet homme-là

Sacri-fils

L'épi

Et chacun de mes membres se trouva une mère

Le printemps d'avant

Dialogue

Septembre d'avant

Lettre d'horreur

En ce temps-là

Ce matin-là

Les Trente Jours

Un pinceau de moyenne touffeur dont tu ne t'es jamais servi

Idolâtrie

Retour tardif

Qu'en Orient

Nissan et la chaise vide

Autre Elohim

La pluie d'après

Et la femme se brise

Trompe-l'œil

Le Jour de Kippour

Rencontre-retard

Ta vengeance

Envoie-moi me cacher
Et j'ai enfoui
Virée en mer éphémère
Ce sommeil

Rivière et Oubli

Bleu
Pastèque ou rien
Oubli ou vers la rivière

TENDRE LA MAIN

Remarques sur la poésie de Hava Pinhas Cohen

Par
Israël Eliraz

Hava (comme toute sa génération) est confrontée à une vie personnelle mêlée à une vie communautaire et historique. Quand elle nous propose des scènes intimes, elle ne peut négliger les mythes bibliques. Elle écrit : « j'ai lutté toute la nuit avec cet homme-là », et le lecteur voit simultanément la querelle privée et le combat entre l'ange et Jacob. Cette dualité nous livre l'épaisseur et la complexité de la poésie de Hava Pinhas Cohen.

Cette écriture poétique à double facette, on la trouve maintes fois dans ses divers recueils :

« J'aurais voulu aller vers toi, qu'avec toi
trois jours et trois nuits
porter le bois et la corde,
la corde et le bois »

Nous sommes ici en plein champ du mythe - le sacrifice d'Isaac par Abraham et ce mythe se transforme (comme une métaphore) en poème d'amour. La vraie expression poétique ne s'accroche pas au niveau des thèmes mais à celui du tissage d'expression de la langue.

Hava mêle délicatement la langue hébraïque moderne avec les couches bibliques et évoque un monde quasi-archaïque. Cette dualité évidente ne peut s'éclairer naturellement dans aucune traduction. Les musiques linguistiques ne se traduisent pas aisément. Hélas !

Hava Pinhas Cohen accentue l'écriture féminine, un 'trend' nouveau dans la poésie israélienne moderne. La vie d'une femme, dans sa plénitude et son activité quotidienne est devant nous, au premier plan :

« Comme une femme qui enfante j'ai levé les yeux vers le brillant du ciel
jusqu'à ce qu'apparaisse une fille sans nom
je me suis tendue vers elle, baisant ses lèvres fines
j'ai déchiré ma robe de mariée et enfilé
sa naïve nudité »

« il me faut cuire le pain
et laver la tête de la fille »

...

« aujourd'hui je suis mère penchée vers toi, avide
d'allaiter du lait et du miel, du miel au lait
juste la rencontre d'une paire de lèvres en ce

dur printemps »

A la base de toute cette poésie, c'est l'amour qui envahit la vie. L'amour pour son mari, ses filles, sa mère, la grande famille venue des Balkans, amour des événements quotidiens etc.

« Penchée vers toi, j'ai posé ma main sur ton front
mes yeux sur tes yeux
mes lèvres sur tes lèvres
pour te chérir encore et te prendre dans mes chambres »

Oui, nous sommes toujours dans le contexte expressif de la Bible, et cette fois dans le Cantique des Cantiques.

La mort (réelle) de son mari se transforme en poème d'amour absenté. L'amant devient un cri, un fantôme qui accompagne la vie de la poétesse. Ici, dans la clarté du néant, l'expression poétique de Hava devient la plus poignante :

« et comme me suis-je imaginé ton âme nue
moi qui n'ai connu que les membres de ton corps
Qui donc ordonne de séparer le mort du vif... »

La beauté de l'absence atteint un accord qui nous touche profondément :

« L'orient t'est tendre et t'accueille dans ses bras comme le ferait une femme »

Ce n'est pas l'agonie qui envahit le poème, mais la tendresse. Elle parle à son mari mort avec les mots les plus naturels, avec les gestes les plus simples et touchants. Comme si rien n'avait été

déchiré. Les relations entre les membres du couple ont subi une altération. L'amour corporel devient une louange de tendresse.

A un moment – assez rare d'ailleurs – on est au bord d'une vision métaphysique :

« car j'ai entendu la voix d'un homme qui quitte
son corps, s'approche et vient à moi.
Il froisse mon âme brouillon
la jette aux flammes
pour l'embraser
en femme. »

La plupart des poétesses israéliennes modernes se concentrent sur leur vie égocentrique, loin de la tradition et des environnements nationaux. Elles sont dans la grande démarche de la modernité globale.

Hava Pinhas Cohen ne craint pas de partager avec nous les moindres soucis de sa famille. Elle est totalement ouverte au monde qui l'entoure, sans perdre les côtés intimes de sa personnalité. Sa vie juive est présente et adorée. On n'y trouve ni la turbulence de croyance ni l'attitude négative touchant les actes de l'Etat d'Israël dans les événements actuels et historiques.

Ce n'est pas la solitude ou la tristesse qui règne ici. La transparence spirituelle et la sensibilité de la langue hébraïque s'entremêlent pour évoquer l'approche poétique de Hava. Nous nous trouvons dans la chaleur lumineuse où se forme le mot. Hava nous tend la main.

Cet homme-là

J'ai lutté toute la nuit avec cet homme-là
(où étais-tu, toi),
(où étais-je, moi)
seule, j'étais
en lutte toute la nuit avec cet homme
lui s'agrippe à mes épaules
moi j'étreins ses hanches
je le frappe entre ses jambes
il tord ma nuque en arrière
nous ondulons l'un contre l'autre
dans une poussière de branches de saules battues
nos cuisses se meurtrissent (ma cuisse blanche au clair de lune –
tuméfiée), tels des chérubins dégenouillés nous luttons

où étais-tu cette nuit-là
toi qui juras de me sauver du mal
Lui était sans nom et moi sans gué¹
à traverser pour le voir – Voir.

Sacri-fils

J'aurais voulu aller vers toi, qu'avec toi
trois jours et trois nuits
porter le bois et la corde
la corde et le bois.
Et toi, au dessus du jarret
et tu porteras le coutelas courbe.
Le feu, c'est moi qui l'amènerai
je ne demanderai pas 'où' et tu ne me diras
pas 'voici'³
pour aller à toi au flanc du mont nu brûlant
être de toi en partant de toi
Vers ce lieu que je verrai et qui conviendra
tandis que tu craindras. Seule, à toi.
Là j'ai pensé t'être femme, immolée et
encens.
Arrivés au sommet et voilà

*Caminando*²
caminando
j'irais errer
et le bois et la corde
vers toi et de toi
De toi et vers toi
la corde ceinte à mes
reins
et le bois à la main
pourquoi, pourquoi

mille orphelins tendent leur cou vers leur
père
bec béant et gorge écarlate
mendiant les miettes de ta table bleue.
En une langue étrangère, moi vêtue de
glaires,
irai me quérir une corde et un lieu
sur une nappe du sang, tel l'âme
d'une gazelle d'un an, qu'il soit linceul
de mon amour d'un seul instant. Seul.
Caminando, Caminando.

pleures-tu
vers toi vers toi
et de toi j'irais
pleurant.
trois jours
nous allâmes et aux
nuits
étaient les noces.

L'épi

Un chemin borde qui est presque
Un champ. Je cadre un bouquet de chrysanthèmes, un brin
d'avoine,
De l'ortie et une centaurée à son apogée -
là c'est un champ.

Là bas l'épi d'un bouquet
en plein matin penche bravement son faîte
et moi j'en cueille le long cheveu et le cou
dans le creux de ma main, j'en caresse la tête
dans le sens des graines vides
encore.

Une jouissance comme j'en ai peu connue,
jouissance de cette nuit où j'enfantais ma fille,
passe et s'embryonne en moi

Du bout des doigts jusqu'à la naissance de la main
vers ce qui est presque
un champ ce plaisir presse le cou et le cheveu.
seule la lumière d'un matin de *chabbat* réunit les éléments
bouscule mon univers en une image évidente de champ.

Et chacun de mes membres se trouva une mère

J'ai purifié et enfilé ma robe de mariée
amassé ma chevelure dans un foulard
erré par-ci par-là et n'ai vu personne
réclamé mon âme ou mes épaules ou le creux de mes bras

j'ai tout repris du début. Me dirigeant au sud
à la frontière entre terre et mer : c'est Ashdod,
dune vierge parsemée de genêts
j'ai malaxé le sable avec la bonne eau
que j'avais en poche et ajouté le lait de mes enfants
de mes seins gonflés.

M'agenouillant, j'ai forcé mes instincts
j'ai roulé mes mains et tordu mes bras
j'ai pétri la poussière sur mon ventre
frappant parfois mes cuisses.
A chacun de mes membres
j'ai murmuré les noms de mes mères et de mes grand-mères
et des filles de mes filles et j'ai composé de nouveaux noms
de ces noms magnifiques:
Stérina et Bouka, Allégria et Régina

Rébecca, Sarika et Rachélika
Sofka, Pika et Milka
et chacun de mes membres se trouva une mère

Comme une femme qui enfante j'ai levé les yeux vers le brillant
du ciel
jusqu'à ce qu'apparaisse une fille sans nom
je me suis tendue vers elle, baisant ses lèvres fines
j'ai déchiré ma robe de mariée et enfilé
sa naïve nudité.

Depuis ce jour mes draps sont pleins de sable
et ma fille dorée darde ses seins
tout en créant des formes en moi, m'invectivant :
oo, a a, e, i, a
Madre mia, mia querida
Deich mi deich un poco de agua
Quei di sidar i no di ambri
*El Dio ya bo dar la alma."*⁴

Le printemps d'avant

Je ne pourrais pas venir à ta rencontre
dans la grotte près de la source
Mes mains sont occupées pour moi et les autres
il me faut cuire le pain
et laver la tête de la fille.

Et toi, tu retiens ton souffle à chaque minute
par la fenêtre tu vois la généreuse lumière de Judée.

Un être mâle et anormal
(féminin dans d'autres langues, que nous sîmes)
est assis au bord du lit, tenant le drap
que nous mêmes pour l'amour.
Je ne te serai plus femme, non pas ça
aujourd'hui je suis mère penchée vers toi, avide
d'allaiter du lait et du miel, du miel au lait
juste la rencontre d'une paire de lèvres en ce
dur printemps.

Dialogue

« Tu t'en vas, tu t'éloignes de moi »
dit-il en empoignant mon sein droit
dit-il en empoignant mes doigts
que je ne puisse sortir de mon corps
de la couverture, du drap, du rideau,
du lit ni de la chambre

– « Non, c'est toi qui t'en vas et me glisses entre les doigts
à une distance qu'on ne mesure plus en millimètres
mais qui se déploie
à l'infini. »

– « Tu t'en vas, tu t'éloignes de moi »

– « Mon sein est dans ta main, mon rêve chez toi,
mon corps est cadennassé
et la clé dans tes doigts. »

La voix se défait des paroles
et le souvenir de la mémoire -
traces dans un lit, sans la tiédeur des corps.

Septembre d'avant

Peu avant les fêtes je m'enfuis loin de mon lit
déjà nos visages ne sont plus d'hommes à femmes
nos visages vont vers là d'où nous venons,
j'allais dans la forêt, la forêt voir et entendre ta voix
m'appeler par téléphone.

Pour t'apporter un chemin où à l'aube
galopent des chevaux sans selle au pré bleu
c'est la bête mère de toute enfance innocente.

Je m'enfuis de ton lit
voir le bleu adriatique royal et douloureux
voir sur la plage l'effet mer infini
entendre le cri d'amour de Yanna la folle de Bratoch
où nul parmi les villageois n'avouera être le père de l'enfant.
Vieille histoire.
t'amener deux bouquets de septembre et une pousse de
the trumpet of the angels, nous avons toujours espéré
une haie pour clôturer la cour.

Seulement tu voulais une lettre d'amour
ta colère silencieuse je n'ai pu l'apaiser à la vue
de cette image des chevaux de Liptiza dans l'écurie du roi.

et je n'enfante guère
Ah, que le lit.

Lettre d'horreur

Dans les replis, au point où se sépare
l'épine dorsale de sa queue. Au point ou le bassin
a des ailes, au point de
la douleur des sangs qui coulent, au point
où s'ouvrent en eau les sas
vers la sortie et les yeux
immenses, au point où toute femme
sait qui est amour, qui est aimée.

Là j'ai trouvé
à cette heure qui se sépare de la nuit mais n'est
pas encore aurore. J'ai trouvé la lettre
d'horreur. Il y avait là les spasmes de la femme intérieure,
qui laissa au seuil de la douleur,
dans les replis entre dos et enceinte des cuisses,
une angoisse enveloppée d'un rêve lettre,
la même douleur par laquelle arrivent
les nouvelles du vif et du mort.

Ah les contractions me prennent

En ce temps-là

J'ai enlacé pétri pressé
caressé broyé et parfumé
pour prendre la main, appendice muet
de ton univers engourdi, assoupi vers moi.

De nouveau penchée, mes lèvres ont lu
le front et l'orbite de l'oeil
la courbe du nez et de la joue
au- dessus de l'orifice, afin de recueillir
ton souffle et toute effluve
c'est le vin
qui fait parler ces lèvres assoupies⁵
remémorant l'odeur de tes narines
comme un champ de pommiers⁶.

Ce matin-là

Arrive le jour et le midi du jour aussi
ma raison s'affaiblit, il y eut un mouvement de visage caressant
mon corps.
vint cet ange pendu au lustre et sur le rideau se balançant –
tu l'as vu et voulu me dire qu'il était là
qu'il était déjà chez nous. Les eaux montaient de l'abîme
pour t'immerger tel un flux de mer montant de son dedans
à la lueur lunaire en reflet sur sa face.
Rien qu'un cheveu fin, un cheveu des plus fins
entre les flots écumant du dedans et les dernières eaux.

Penchée vers toi, j'ai posé ma main sur ton front
mes yeux sur tes yeux
mes lèvres sur tes lèvres
pour te chérir encore et te prendre dans mes chambres⁷.

que je te chante,
pour te sortir du trou où tu fus jeté
et pour te couvrir de la chemise bleue à rayures⁸.

Les trente jours

Tu ne m'entends pas ni moi ni ma voix
voilà déjà trente jours.
Moi je te parle tous les jours.
Tu ne m'entends pas, tu ne m'es plus
tu n'es plus depuis trente jours auprès de moi
pour faire corps en une seule ombre.
Tu ne me parles plus.
Tu n'entends pas. Tu ne m'entends pas.
Tu t'enfuis et ta tête se détourne de moi.
C'est ton manteau bleu que j'ai sorti de l'armoire,
ta chemise à rayures des jours de fête,
tes tricots de peau entre toi et moi
et tes slips de coton aux senteurs de lessive,
que je t'enfilais quand tu aimais.
Tu es parti comme on part pour revenir,
sans un regard.
Tu n'as rien pris sinon ma face,
et les meilleurs morceaux
de ma tendre chair que tu as dépecée.
Voilà trente jours que je te parle,

Quand tu es parti
j'ai trouvé sous le lit
un pinceau de moyenne touffeur dont tu ne t'es jamais servi.

**Peinture à la détrempe/
Un pinceau de moyenne touffeur dont tu ne t'es jamais servi**

Au pinceau, au pinceau, au pinceau dis-tu
au pinceau je te ferai jouir, ne viens-tu pas de là
où la mer est couleur? Au pinceau
je te ferai jouir. Au pinceau je colorerai le point
qui désunit plaisir et douleur sur ton corps nu.

Du pinceau je toucherai là où j'ignore
si tu as dit assez ou mes saints seins
ou cesse Seigneur.

Et tu choisissais dans le verre où divers pinceaux
firent toute la différence dans nos vies.
Pinceaux. Et tu allais du plus pelu,
celui qui éclabousse de rire
jusqu'au seul crin de cheval.
Nous avons caracolé, nous chevauchant dans un vert pré
aux chênes et aux barrières blanches
comme celui que nous vîmes entre Louisville et Tennessee.

Je ne peux te satisfaire
tout en moi exige de refuser
de te remettre au Créateur,

De fermer l'oreille à ta voix qui m'appelle
pour que j'aie te réchauffer au trou.

Cri, du creux au Créateur

Ballade

Non, je ne te suivrai pas, ne te suivrai pas au trou, mon amour
ne te suivrai, non, car le pré me tente et j'y cours

Non mon amour je ne descendrai pas au trou
car le soir du *chabbat* il faut rompre le pain et le bénir
faire le *kiddouch*⁹ ramasser les miettes de la table et les éparpiller

Non je ne te suivrai pas et ne descendrai pas au trou
les anges sont venus ton âme recueillir, ta main je tenais
ta bouche je baisais et le portail sur eux refermais

Moi ils m'ont laissée derrière
j'ai levé les yeux et aperçu
l'ombre celante des ailes ainsi que la tombée du jour.

Non je ne te suivrai pas mon amour au trou,
là-bas la peur du noir
est pire que là où la lumière s'éteint.

Je me suis couchée une nuit près de lui
et je l'ai appelé, j'ai épelé
ton nom

j'étais à mes yeux comme celle qui
porte dans son giron l'idolâtrie depuis la nuit des temps.

Idolâtrie

Qu'il m'est aisé de désigner les limites de ton absence
sous le lit, une paire de godasses noires
à la droite du lit, sur l'étagère, des lunettes de vue
oreiller vide de ton côté,
de mon côté, enlacé d'horreur,
peut-être y a-t-il pour mes pieds froids
en réserve encore une bouillotte
pour cette nuit et toutes les nuits.

De femmes comme moi et des nuits comme celles-ci
est née l'idolâtrie.

A l'aube j'ai ramassé de la poussière
j'ai délimité (il m'en manquait) ton image
j'ai recouvert de pâte et tapoté
et tapé sur un dos nourrisson
et je l'ai embrassé
je l'ai habillé d'un tricot de coton
que j'avais brodé pour toi.

Retour tardif

A

Dans mon sommeil, hier, tu vins chez moi que tu connais si bien
tu palpas l'espace entre mes seins pour tisser un peu de chaleur
familiale
pour réchauffer ton âme dans la fosse,
et comment me suis-je imaginé ton âme nue
moi qui n'ai connu que les membres de ton corps.
Qui donc ordonna de séparer le mort du vif
A mon cœur tu demandas pourquoi cet éveil,
Et qui me permit de verrouiller la porte
Avant ton retour, le soir venu.

B

Le jour d'après la pluie, voici le soleil.
Par la fenêtre, tu m'as demandé de sortir pour venir chez toi
sous un eucalyptus près de la voie ferrée
ta voix n'était pas voix d'ange, homme –

tu me demandas d'amener des feuillages pour la fête proche
« *Kislev* est mort, vive *Tevet*¹⁰ » t'ai-je dit
« Retourne à ton repos ».

Dans le val valeureux qui traverse le champ de coton labouré
m'appelas encore et non sur un air de pipeau
par le chemin allant vers l'allée des palmiers
là où notre fille fit ses premiers pas
« Assieds-toi près de moi » demandas-tu, « ton sommeil sera
doux », me promis-tu.
Tu m'as appelée pour te suivre
un jour de premier soleil après la pluie qui tardait à venir.

là-bas est un orient de grenades, où une barre de chocolat se drape de papier urbain. Là-bas tu écouteras mes baisers sans les sentir. Et maintenant, tu vas pouvoir t'acheter une maison d'âmes aux fenêtres vertes, un goyavier près d'un citronnier et la vigne donnera donnera donnera.

Qu'en Orient

Maintenant, maintenant que tu as quitté la maison (c'était un soir de *chabbat*, tu avais fait le *kiddouch* pour tes filles, après le repas où tu ne mangeas pas, ni le pain ni le vin ni le poisson, ni la soupe qui était sur la table, tu ne mangeas pas) tu es parti vers l'Orient. Car où irais-tu, où irais-tu d'ici ? L'Orient t'est tendre et t'accueille dans ses bras comme le ferait une femme. Tu viens d'Occident mais l'Orient s'est incrusté en toi, entre tes lèvres, séparant tes paroles de ce mont d'étrangeté énoncée, que tu as escaladé.

Qu'en Orient, les deux mains ouvertes des *Cohanim* forment une pyramide à ton âme. Qu'en Orient fauves et gazelles s'ingénient à écouter les bruissements des eaux lointaines. Là-bas en Orient est un monde équilatéral où ton âme te sera repos. Là-bas,

il frappa à la porte de la maison
« ouvre-moi, ouvre-moi, ouvre,
comme du temps où j'étais plein », ainsi insista-t-il.
Il entra dans mon lit vide,
et de ses quatre pieds m'enlaça.

Nissan et le fauteuil vide

Moi et les autres nous avons chanté
et le fauteuil d'en face était vide.
On a parlé, chanté, mangé, et le fauteuil était vide.
Je me suis assise près du fauteuil,
parfois à sa droite,
parfois même à sa gauche,
et le fauteuil était vide.

On peut crier, implorer encore et encore
remplir le vide de nos voix
brouhaha ha ha ha ha
et immoler un agneau sans tache
en guise de muscle de mémoire
ou de corde lyrique entre nous et lui
mais le fauteuil était vide.

Nous avons prié, demandé à partir,
et le fauteuil vide nous emboîta le pas.
La nuit venue,
de ses pieds de bois,

Autre Elohim

Et mes péchés, je les fais en secret
avec volupté. Mes enfants dorment alors
et la maison est libre de tout sacrement.

Alors secrètement je me fais un autre *Elohim*,
il porte un nom, mon amour.
Je l'entoure alors de nombreuses bougies,
et mon visage rayonne.

J'élève mes mains vers lui,
le caresse depuis ses tempes,
et je trace un chemin, un sentier vers le bas, tout en bas
je l'enlace et l'embrasse,
il sait
que tout ce rituel est vénération et frisson
en un silence plus grand que tout.

Jusqu'à sueur secousse, et haut tremblement viennent
sur l'*Elohim* et la maison
voilà que nous effondrons
l'un dans l'autre.

La pluie d'après

Les pluies n'ont pas cessé de tomber
sauf pour moi.
J'ai tendu mes deux bras vers le haut
tant qu'ils y restaient –
le ciel arrêtait les nuages au-dessus de la mer.

Un ange est venu m'ouvrir les yeux
sur la beauté singulière du glaïeul rouge au milieu du bassin,
il est ma faiblesse.
Dans l'odeur qui venait du verger
et emplissait la table et le lit
la nappe et le drap
mon absence était totale.

Alors des bébés se mirent à naître
à mes sœurs, mes proches et mes amis
et les pluies abondaient, abondaient;
les gens disaient que mes bras tombés
avaient amené la pluie, et ils bénissaient.

Mes bras étaient levés vers le haut
pour arrêter la pluie dans ma matrice.

ombre et encens de la femme brisée
dans une vitrine.

Et la femme se brise

Comment se brise une femme?

A partir de la hanche

Elle se brise à partir de la hanche,

et le haut de son corps

balance vers le bas tel un métronome.

Parfois son front touche le ciel courbé sur elle.

Parfois il se casse sur le sol

et ses seins s'étirent comme deux sacs de jute

en spirale,

protubérances de lait à fromage.

Comment se brise une femme?

A partir de la hanche.

A partir de la hanche elle se brise,

et son dos s'étire vers sa nuque,

sa chevelure s'effiloche et s'accroche à la terre,

et elle tourne étrangement sur son axe

de douleur, comme si son père qui

est aux cieux la possédait.

C'est ainsi que m'apparaissait Astarté,

Trompe-l'œil

Ne va pas penser que le visage est reflet
ne va pas t'imaginer que l'échange est parole
ne va pas croire que la nuit est sommeil
car le sommeil est errance vers l'amant

car j'ai entendu la voix d'un homme qui quitte
son corps, s'approche et vient à moi.
Il froisse mon âme-brouillon
la jette aux flammes
pour l'embraser
en femme.

Le jour de Kippour

. 1 .

A l'approche du jour de *Kippour*¹¹, en contrebas
d'une rue aux porches s'ouvrent sur des cours,
où le vent s'égayé dans les colliers de dattes entre les palmes,

et d'entre les cours s'élève une douce voix de silence
mais au fond des entrailles un cri, force de la nature, torent d'eau
tentant de fuir, de
s'extirper d'entre les côtes
par le nombril, les lèvres ou la vulve.
On ne sait, mon aimé, si l'exil est dedans ou dehors
toutes les portes, toutes les portes sont verrouillées.
Je remets mon sort entre mes mains et me livre à la foule
et dans ce mutisme captif trois larmes,
prémices pour l'*ezrat nachim*¹² aux senteurs de sueur
et d'urine mammifère.

. 2 .

Ainsi se tenait mon grand-prêtre
écartant et pleurant
pleurant et écartant ses odigts en clamant:
« de grâce, Seigneur, accepte-moi dans ton troupeau
Moi qui ai récité les *slihot*¹³ et imploré ton pardon
voilà que je vis la pire des morts
purgeant des péchés inconnus
dans les supplices et les maux,
de grâce Seigneur.
Accepte-moi dans ton troupeau ».

Je n'étais alors que femme et non gazelle
et le silence divin fut
*talith*¹⁴, linceul et robe sur ma tête.

Rencontre-retard

Cette tristesse d'œil à œil,
contact de couteau à couteau
plat de ma dague sur ta lame affûtée
crin d'archet sur le fil du rasoir
solo de violon dissonant dans la nuit
crissement musical avivant un frisson
primal, entre plaisir et horreur
nous étions couteaux enlamés l'un à l'autre
juste des dents sans lèvres, mordant
et desserrant.

Ta vengeance

J'ai endossé la nuit par tous ses plis
me suis imprégnée de ses couleurs et odeurs
comme de la fosse ont poussé mes noces.
D'une robe blanche traîne j'ai couvert le mausolée des choses
car tu ne m'es pas consacrée
j'ai appris à palper la nuit, je sais que l'aube
a les doigts gris, et que la chair non plus
n'a soif de son esprit.

Chaque nuit, en rang de crocs de boucher
tels des portraits de Kokoshka ou de Soutine,
je tâte l'épaule vive de derrière leurs cuisses
ou les bourrelets de leur ventre, je pince leur nuque, j'ai gardé
d'eux
le souvenir de leur odeur quand ils arrivent
de leur odeur changée quand ils repartent.
Et avant que ne se dresse un cheveu fin
je tends sur leur front des signes d'oubli, ou un sceau de mémoire
et vais de nuit en nuit dire le temps,

jusqu'à ce qu'apaisé, tu oublies de me torturer la nuit.

Le mécanisme se sépare de son horloger, et mène mes mots
dire sur les ténèbres ce qui doit être dit.
Avec chacun je couche sans pureté, et amène la mort que tu as
essaimée de l'un à
l'autre.

Ainsi j'appris le secret de la venue et du départ de cette mort.
Ainsi j'ai semé ta vengeance sur les chemins. Et par une nuit de
*Hechvane*¹⁵ nous avons
dégusté ta chair
poisson frit, poulet aillé et épicé, échelle vers la sainteté de ton
âme,
qui monte vers d'autres spères, la sauce a taché l'habit des hôtes,
ta vengeance est à mes dents mordantes.

Envoie-moi me cacher

Envoie-moi me cacher dans un torrent qui coule vers le Jourdain
dans un lieu privé de mots, envoie-moi me cacher
dans un lieu de réclusion céleste
que la sécheresse creuse des sillons sous ma peau et que ma
langue se colle à mes dents,
en signe de pénitence que tu m'as assignée.

Envoie-moi me cacher
avec les serpents et les corbeaux
et les daims au regard-velours, jour après jour,
tandis que s'emplit d'averses le versant du Meitar¹⁶.

Là mes jours s'emploieront à distinguer
le crime du châtement, le profane du sacré
car mes jours se sont remplis de sable, sable et moisissure
jusqu'à ce que le mont Hébron s'emplisse d'averses

les eaux inonderont alors le Jourdain
et là, dans le désert, nous pourrons parler, déchirer,
distinguer l'époux Baal du haut-lieu divin.

Et si j'ai enfoui

Si j'ai enfoui ma face dans le cou de l'instant et qu'après un baiser
il m'ait dit :
vois, l'éternité est un instant retenu

si l'éternité pose ses lourdes pattes
sur ma nuque, sur mes yeux clos
en disant : tout est vanité,
prosterne-toi devant l'objet divin,
que mon corps alors se sépare de mon âme
et que mon âme demande : livre-toi à l'attouchement,
au frottement d'une voix humaine.

Comme la mort et le divin s'allient
pour un baiser de moines sur ma nuque,
mon cou, mes lèvres,

la pointe de mes seins,
gravant la marque des morsures du temps.

Virée en mer éphémère

On est parti à deux. Un homme et sa femme vers ces miroirs à même, un court instant, de soigner la mort qui va et se répand, être touriste sur la plage des Dieux pour passer il faut discerner la mince marge entre l'image et son souvenir béni ici se tiennent dans leur passé un homme sa femme et deux nouveau-nés poussant tranquillement comme gerbes d'herbe au jardin, élevant foi, enfants et tomates à Zagrabitza Oulitza, un crépi romain carmine entre les pierres de-ci de-là aujourd'hui muret. Des figues éclatées sont tombées

"les oiseaux mangent"

dis-tu

le fruit se sépare

de l'arbre

la bête se sépare

de sa proie

le jugement de la

de l'arbre
courbé, qui porte et donne
au-dessus de la haie, de l'aire

miséricorde

dis-tu

. 2 .

Il y eut ici une guerre, bête féroce
en toits de tuiles, cyprès vers la mer.
"Elle a eu lieu, a fait ce qu'elle a fait
aujourd'hui, on repeint"
les rues continuent d'aller
chaises de rotin continuent d'asseoir
le menu du café est aprtition
de ce que nous survolons.

quel silence

quelle vie

donne-moi un souffle

. 3 .

D'un gobelet tiré d'un seau,
le vieux abreuve les plantes
puis le crépi
bouchera les fissures
moi mêlée en touriste de passage au
peintre, au paysage
face aux rocs de Poséidon,
d'un balai de paille sur un balcon
de pie
s'entasse l'automne en un talus
bruissant l'or
et la mer, en face, à son habitude,
frappe la muraille, l'escalade

"tes yeux grand-ouverts,
et ta face pâle"

le jour où je m'en irai
mes images seront

dans tes yeux gravées
et l'image de la mer

et l'image de la table

sur la nappe le pain
et le vin et le poisson

en un latin doré
aura de saints au-dessus
un enfant balaie un balcon face à
la mer
les comptes des heures me
séparent de *Roch Hachana*¹⁷
et mes comptes commençant par
sept jours de deuil

. 4 .

L'odeur des figues par-delà la muraille
le tintement des cloches face à la croix
croix face à cloche, clos-che face à croix

sur un toit rongé d'humidité

tuiles brûlées de vent, d'eau, de canicule,
des colonnes de pierre couronnées
portent la tonnelle de vigne depuis Byzance
ce dénuement révélé à moi se trouve
dans le germe d'une royauté cachée

. 5 .

Au pêcheur une harmonie parfaite

entre le mouvement de rameur
le mouvement de procréateur
le mouvement de prières

séparation
d'un peu d'âme
que ne sont grand-
ouverts
tes yeux sur le jour

qui viendra

viens femme
allons
c'est tantôt fête au
marché
on ramassera les
melons
le jeûne se rompra
et dans leur douceur
là, nous passerons
en un clin d'œil

chez nous, te
souviens-tu
des arbres frappés
d'une verge souple
pour que le fruit

Le va et le vient de la mer
sont la main tendue du temps

. 6 .

Je suis sortie voir les premières lueurs
sur l'eau. Assis, la tête au
genou, toute la nuit le pêcheur jette de
la barque

la lumière à l'eau
je sors vers l'eau délavée
et l'odeur monte en vapeur
est-ce solitude
est-ce bonheur
semer la lumière
et moissonner une pêche
où la nuit
tu me fus source et encore
homme heureux et seul
va par les chemins marqués sur la carte
les chemins aveugles qui tiennent
la ligne fine de l'éphémère
nous prierons pour ne pas nous emplir
de nostalgie
des ports de Makarska et de Bratosh

qu'avons-nous à voir avec les îles jetant
leurs ombres
vers le bleu

tombe
Salah, les amandes
versées dans les
paumes

se soulever
au-dessus
lit solitaire

jambe descendue
enflée liquide
dans la sandale
doucement
aller pisser et revenir
dans l'inquiétude
à la couleur avariée
en buvant
doucement du thé
avec pain et fromage

et
ne pas perdre

au village de
pêcheurs

fugace, le goût

envoûtant – elles sont la distance entre de tout cela.
l'ici et le là-bas

un restaurant de poissons, respirant à tes côtés"
grand-Dieu, j'étais jadis ici, prisonnier
juif

. 7 .

Laisse-moi sombrer doucement dans les miroirs, serais-je
transparente pour toi, mon amour
un âne chargé de bois coupé passe et derrière un vieil homme,
portant une hache sur son dos, en hiver montera une odeur en
fumée.

Laisse-moi sombrer dans les miroirs, serais-je
transparente pour toi, mon amour, mon chemin passera
le gué qui empêche de voir
par la fenêtre on entend la voix d'un repas du soir
elle parle sur un ton las et il essaye de l'écouter

j'aime bien espionner du dehors le dedans
demande-moi "qu'as-tu".

. 8 .

Les oliviers sur les pentes se remplissent	"ne suis pas
et descendent	
en terrasses musicales depuis le temps	les miroirs
de Dioclétien	
sur le Mont Marion * entre les pins	je fus touriste en toi
du cimetière juif	
Pinci, dernier à y mourir avant la	fugace et final
destruction de tout un monde	
sur le mont Marion douze apôtres dans	laisse-moi coucher

Dans la ville de Split, au bord de la mer.

Ce sommeil

Quel est cet enlacement. Homme retourné vers lui-même. Couché en une posture fixe, les yeux clos vers moi et grand-ouverts sur ton univers, respiration irrégulière. Fermeture des fenêtres sur le monde, il y a une semaine, à peine, tu demandais à me voir, tu voulais que l'on s'assise de nouveau et que l'on se parle comme mari et femme, comme avant. Et je n'avais plus de force, et maintenant c'est toi qui n'as plus la force de parler. Tu ne voulais plus parler, le langage et le souffle de ta respiration cherchent encore leur place entre la bouche, la poitrine et le passage étroit, très étroit, le passage. Tu vas et réduis ton espace et entres dans l'endroit le plus intérieur, et tu as introduit tes lèvres dans la béance de la bouche que je ne puisse venir et vouloir.

Devant ton silence, j'ai été chercher des ruelles dans mon corps vers où il me fut possible d'y diriger ta main pour, tel un nourrisson, éveiller ou te réveiller au monde vers toi, pour toi. Dirigeons-nous peut-être sur le sentier des joues, tu pourras aussi

enfouir ta tête entre mes seins, et puis respirer, respirer. Ou alors à la croisée du ventre. Peut-être que d'un mouvement circulaire de natation je pourrais m'introduire dans la matrice et trouver dans ses circonvolutions une réponse à ta demande. Je pourrais aussi m'élever vers les hauteurs de la hanche intérieure, où il y aurait un signe pour moi, je serais en quête de remède si je ne parvenais à te faire revenir dans ma chambre. En plein hiver je t'ai apporté des grappes de msucat, pour toi et tu as refusé de poser un grain de raisin sur la pointe de ta langue.

Voici que mon bannissement a commencé, je ne peux qu'être à tes côtés, te proposer un oreiller, étendre un édredon écouler une cuillerée d'eau sur ta langue et je suis à toi et tu es loin. Ne me laisse pas seule à palper l'extrémité du temps. Ne me laisse pas sans dire mot.

Tous les mots qui viendront après ton départ ne seront qu'appel désespéré à une réponse.

Bleu

Achète-moi donc des boucles d'un bleu
presque vert, taillées dans la mer et le temps
achète et ramène-moi deux pendants d'oreilles, dures gouttes
bleues,
avec surtout une veine d'amour
pour attacher apporter compatir
et un truc qui pend et se balance. Objet
témoin dont tu t'es défait
et que tu plaças dans ma main nue de toute montre,
dans ma main tendue,
où tu posas deux pendentifs bleus
verts pour de tout nous défendre.

Pastèque ou rien

La ceinture déboutée sur la graisse
du vendeur de pastèques arabe à la porte de la ville
et le bouton de son bénard béant sur ses parties,
borgne d'un œil, un reflet brillant sur sa cornée,
le fruit encore posé sur la balance, il me parle
de la situation. Est-ce crainte du couteau
ou bien cette brillance, mon regard est happé
par son œil immense dont l'éclat
fulgure dans son visage mat, et rien ne peut me faire bouger d'ici

son œil valide livide scrutait
les replis de mon visage
et me yeux plongèrent
au fond du porte-monnaie.

bruissement de l'eau, bruissement de mots
en accords mélodiques
pour l'an qui vient.

Oubli ou vers la rivière

Nous sommes venues en même temps sous les trois arbres,
au bord de la rivière. Une par une elle arriva,
un foulard sur la tête, dans son panier des habits blancs,
du beurre barraté et du pain à l'ail qu'elle venait de cuire.
L'une après l'autre elle était sortie des rues, des fenêtres
Et des cours intérieures pour arriver au jour prévu,
celui de la fin des menstrues
nous avions réglé chez l'une et l'autre le jour et l'heure.
Avec du thé au romarin et à la sauge, une infusion d'orties
au jus de betteraves tirées des mottes glébeuses
trois jours après *Souccot*¹⁸
nous nous palpâmes l'une l'autre
comme un horloger aveugle, maître des rouages.

Nous nous sommes plongées et reposées un moment, nos yeux
ruisselants d'éclat sur la berge
femmes que l'âge traverse
tel le fil d'un collier,
ou simple faufilé
sur nos têtes, une boue rougeâtre, noire ou brune

¹ Cf. Genèse 32, 23.

² *Caminando* en ladino – nous irons.

³ Cf. Genèse, 22, 1.

⁴ « *Maman, maman chérie*

Donne- moi, donne un peu d'eau

Car de soif et non de faim

Je remettrai mon âme à Dieu. »

Chanson populaire en ladino.

⁵ Cf. Le Cantique des Cantiques, 7, 11.

⁶ Cf. Le Cantique des Cantiques, 7, 10.

⁷ Cf. Le Cantique des Cantiques, 1, 4.

⁸ Cf. Genèse, 37,3.

⁹ Sanctification du vin.

¹⁰ Mois du calendrier hébraïque.

¹¹ Fête solennelle juive, *le Jour du Jugement*.

¹² Dans la synagogue, partie réservée aux femmes.

¹³ Prières de pénitence récitées peu de temps avant le jour de *Kippour*.

¹⁴ Châle de prières.

¹⁵ Mois du calendrier hébraïque.

¹⁶ Sommet au sud de Hébron.

¹⁷ Jour de l'An hébraïque.

¹⁸ Fête juive – la fête des Cabanes.